

# MARK COHEN, LA PHOTO À HAUTE TENSION

PAR NATACHA WOLINSKI

La « street photography » américaine a un nouvel héros. Il se nomme Mark Cohen, il est né en 1943 et il est actuellement exposé à Paris au BAL. Diane Dufour, sa directrice, est allée le chercher en Pennsylvanie où il vit depuis toujours. Bonne pioche ! Depuis les photos à l'uppercut de Lisette Model, de Leon Levinstein ou de William Klein, on n'a pas vu une œuvre d'une telle brutalité et d'un tel voltage. Klein et Model opéraient dans les mégapoles ; Mark Cohen, lui, n'est jamais sorti de Wilkes-Barre, l'une de ces villes moyennes des États-Unis dont il n'y a rien à dire si ce n'est justement qu'elles produisent des

agités propres à bousculer la conformité des lieux. Mark Cohen a tenu toute sa vie un studio photo à Wilkes-Barre - photographe de mariages et de conventions. Une bonne partie de sa vie aussi, il a arpenté le trottoir. Le Leica ou le Nikon enroulé au poignet, il a reconduit invariablement un même mode opératoire, dégainant l'objectif et braquant les passants sans crier gare, sans viser, avec l'insolence du type qui bouscule sans s'excuser. De jour comme de nuit,

CATALOGUE, coéd. Le BAL/  
Xavier Barral, 178 p., 169 photos,  
45 euros.

avec flash souvent, il a opéré sur les corps en mouvement un vol à l'étalage caractérisé, prélevant ici un torse moulé dans une chemise lycra, là un cou capitonné de fourrure, plus loin un genou qui dépasse d'une jupe à plis, deux seins moulés dans du coton éponge... Le plus souvent, il coupe les têtes, mais lorsqu'elles apparaissent, elles prennent tout le champ et deviennent monstrueuses - regards hypertrophiés sous la loupe des lunettes, chicot saillants d'une bouche béante... Rien de sexuel dans ces saisies à chaud réalisées avec un 21 ou un 28 mm, rien de documentaire non plus dans ce regard compulsif qui traite avec la même irrévérence les vieilles en chapeau, les gosses hilares, les noirs, les blancs, les riches, les gros... Le monde, pour Mark Cohen, est une matière solide dont il prélève des fragments tel un diamantaire facettant chaque pierre pour en obtenir le meilleur. En couleur, c'est le rouge sanglant d'un bandana, le lasso fluo d'une corde à sauter qui attrapent et submergent son œil. En noir et blanc, c'est une mèche de cheveux qui brille dans l'obscurité, le



Mark Cohen, *Woman with red lips smoking*, 1975.  
Courtesy ROSEGALLERY, Santa Monica.

galbe d'une chaussette claire sur un mollet comprimé.

L'accrochage est si chargé en électricité qu'il embrase les murs. Ils ont d'ailleurs été repeints de rouge, comme pour signifier le danger qu'il y a à aborder cette œuvre à haute tension. Dans la salle du bas, Diane Dufour a opté pour un effet de travelling en accrochant toutes les images, bords contre bords, sur une même ligne. Les photos sautent au visage comme des coups de lasso. L'homme lui-même est rapide et nerveux. Son travail a été reconnu très vite : « J'avais 30 ans lorsque John Szarkowski m'a exposé au MoMA [à New York]. À ce moment-là, j'aurais pu aller m'installer à New York, mais j'avais charge de famille et j'ai préféré rester à Wilkes-Barre. En restant coincé là, je suis devenu un surréaliste. Par la force des choses ». Il a reçu deux fois une bourse du Guggenheim, il a été représenté par les meilleures galeries, Ligh Gallery et Leo Castelli à ses débuts, Bruce Silverstein (New York) et Rosegalerie (Santa Monica) aujourd'hui. Mais ses photos abruptes, sans une once de graisse ni de facilité, sont restées longtemps sans acheteur. « Je suis pourtant aussi bon que William Eggleston », remarque-t-il avec humour. Offensif dans ses photos comme dans ses propos, Mark Cohen est, à soixante-dix ans, le dernier Jesse James de la « street photography ». ■

MARK COHEN. *DARK KNEES*, 1969-2012, jusqu'au 8 décembre, Le BAL, 6, impasse de la Défense, 75018 Paris, tél. 01 44 70 75 50, [www.le-bal.fr](http://www.le-bal.fr).